

Cahiers robinson

**TÖPFFER,
PRATIQUES D'ECRITURE ET
THEORIES ESTHETIQUES**

**numéro réalisé avec le soutien du
Centre d'Etude de l'Ecriture
(Université de Paris VII)
et de l'Association Arras-Université**

cahiers robinson

ISSN 1253-6806

Töpffer

pratiques d'écriture et théories esthétiques

Sékolène Le Men

L'Essai de physiognomonie de 1845

Töpffer ou le dessin sans le savoir

Danielle Buysens

Monsieur Cryptogame et Candide, ou le pessimisme truculent

Philippe Kaenel

La Morale politique de Töpffer :

à propos de l'Histoire d'Albert (1845)

Francis Marcoin

Nouvelles genevoises, un Töpffer sans images

Jacqueline Sudaka-Bénazéraf

Kafka a-t-il un statut d'écrivain-dessinateur ?

Yolaine Escande

La calligraphie chinoise : une image de l'homme

La morale politique de Töpffer : à propos de *l'Histoire d'Albert* (1845)

« Notre Suisse [...] est en ce moment pleine d'Albert mais ils ne sont pas encore amusants. Du moins ne m'amusez-ils pas »¹

Comme l'a souligné David Kunzle², *l'Histoire d'Albert*, publiée à Genève en 1845, est une histoire mal aimée. Depuis le XIXe siècle, elle est souvent omise lorsque les biographes de Rodolphe Töpffer dressent la liste de ses oeuvres³. Cet « oubli »

¹ Lettre d'A. Vinet à R. Töpffer, le 26.1.1845. Genève, BPU, Département des manuscrits, Mss suppl. 1646, fol. 169-170. Je remercie M. Jacques Droin, président de la Société d'études töpffériennes, qui m'a signalé cette lettre et celle que Cavour adresse à l'auteur le 31 mars 1845 (voir plus loin).

² David Kunzle, *The History of the Comic Strip. The Nineteenth Century*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1990, p. 68-71, et « La politique caricaturale de Rodolphe Töpffer ; entre révolution et contre-révolution » (communication au colloque international Rodolphe Töpffer, Genève 1996).

³ Voir Pierre Cailler, « Essai de bibliographie », *Oeuvres complètes de Rodolphe Töpffer. Caricatures*, t. 11, Genève, Skira, 1945, p. 74-77. *L'Histoire d'Albert par Simon de Nantua* est imprimée chez Schmidt à Genève en 1845. Il s'agit d'un volume oblong mesurant 27,3 x 17,4 cm, formé de 40 pages autographiées par Töpffer (voir note 10). Elle est rééditée en 1846 à la Librairie

s'est confirmé au XXe siècle, puisque les deux volumes allemands des *Komische Bilderromane*, parus vers 1968-1969, ainsi que la récente réimpression des albums aux éditions du Seuil ignorent l'*Histoire d'Albert*. Les raisons de cette mise à l'index tiennent au caractère particulier de cette histoire en estampes, considérée comme le seul album politique d'un auteur conservateur, qui s'en est pris aux révolutionnaires, et en particulier aux radicaux genevois. Töpffer signalait d'ailleurs cette singularité à son cousin parisien, l'éditeur Jacques-Julien Dubochet, en décembre 1844 :

« J'en ai une [histoire en estampes] sur pierre de ce moment qui s'appelle Histoire d'Albert par Simon de Nantua, je v[ou]s en enverrai un hommage quand il y aura lieu. C'est celle que j'avais tentée av[an]t Crpt.[ogame] mais qui ne vous aurait pas été parce qu'elle est moins gaie, passabl[emen]t satiriq[ue] et tombant sur nos plats journalistes d'ici, qu'il ne faut pas qu'on risque de confondre avec vos journalistes de là bas. La préface est ceci. Ci-dessus commence l'hist[oire] vérit[able] d'Albert, et comme quoi n'étant bon à rien, il finit par trouver sa vocation. Sa vocation c'est d'être un journaliste brouillon qui met un canton en cupesse¹ en y trouvant une existence. — J'ai aussi sur pierre un *Essai de Physiognomonie*, pas grand'chose². »

Dans cet extrait de lettre, Töpffer souligne le caractère local et orienté d'une satire qui pourrait prêter à des erreurs d'interprétation au cas où elle serait lue hors contexte ou projetée sur un autre contexte, parisien en l'occurrence.

Le comte de Cavour, auquel Töpffer envoie un exemplaire de l'*Histoire d'Albert*, s'avoue plutôt sensible au registre de la comédie et de la fable, ainsi qu'il l'écrit dans une très belle lettre de remerciements :

allemande de J. Kessmann, Genève, en collaboration avec l'éditeur Bernhard Hermann, de Leipzig. Les légendes sont en deux langues.

¹ C'est à dire sens dessus-dessous, dans l'anarchie...

² Lettre de R. Töpffer à J.-J. Dubochet, le 18.12.1844. Genève, BPU, Département des manuscrits, Mss suppl. 1644, fol. 111.

« L'*Histoire d'Albert* contient une fine et spirituelle satire de bien des travers à la mode, c'est une comédie de Molière vivant de nos jours où à la place d'un Tartuffe de dévotion, on trouve tant de tartuffes d'industries, de tartuffes de progrès, de tartuffes de patriotisme, etc. Les faibles de maman, le mélange de sévérités, du sentiment de la réalité et en même tems d'illusion des pères, les rêves d'une jeunesse qui croit pouvoir réussir en tout sans travail et sans peine, les ridicules du patriotisme d'estaminet à bâton noueux et à grandes moustaches et plusieurs autres semblables travers de notre tems y sont bien désignés et mis en relief. Vous avez pour saisir le côté plaisant des travers dont les suites sont souvent fort graves, un talent que l'on ne peut désigner que par ce mot de *humour* qu'il nous faut emprunter à la langue anglaise; aussi l'histoire d'Albert qui amuse l'enfance et même les grands enfants, a-t-elle le droit de faire réfléchir & le publiciste sur les différentes maladies dont notre corps social est plus ou moins gravement affecté »¹.

Suivant en cela les désirs de Töpffer qui tantôt souligne le caractère gratuit de ses albums, et tantôt réaffirme leur portée satirique, morale et générale, ses biographes et critiques se sont employés à dépolitiser, à décontextualiser ces « folles » histoires. Ainsi, au lendemain de la mort du Genevois, le pasteur Jean Gaberel affirme : « Tœpffer appartient à cette classe des caricaturistes philosophes dont Hogart [sic] est le grand maître ». Il ajoute : « Tœpffer s'est interdit les procédés qui attirent la vogue dans les capitales, c'est-à-dire les personnalités politiques, les moqueries prodiguées aux hommes d'état, les satires adressées aux gens en place, toutes choses aimées du public, mais qui s'oublent avec l'occasion qui les a fait naître »². Plus tard, en 1856, un écrivain suisse de conviction radicale, E. H. Gaullieur, s'en prend violemment à l'*Histoire d'Albert* pour les mêmes raisons :

¹ Lettre de Camillo Benso Cavour à R. Töpffer à J.-J. Dubochet, le 31.3.1845, Genève, BPU, Département des manuscrits, Mss suppl. 164, fol. 75-76. L'orthographe est respectée.

² Jean Gaberel, *Essai sur le caractère artistique et littéraire des oeuvres de R. Tœpffer*, Genève, Gruaz, 1846.

« Töpffer n'est plus que l'ombre de lui-même. On voit qu'il est préoccupé, poursuivi par sa passion politique, qui avait fini par s'emparer de lui et le dominer exclusivement, pour lui ôter ce bon sens, nous dirions presque ce sens moral dont il avait donné tant de preuves dans la première partie de sa vie »¹.

Les deux biographies de référence d'Auguste Blondel et de l'abbé Relave sur Töpffer, en 1886, répètent cette même critique². Relave en vient même à regretter le côté invraisemblable des aventures d'Albert³, alors que les histoires en estampes töpffériennes reposent le plus souvent sur une logique excentrique... Depuis quelques années toutefois, l'*Histoire d'Albert* est fort heureusement redécouverte par les historiens de la bande dessinée qui se sont particulièrement attachés à la forme du récit, à ses ellipses graphiques, à son découpage audacieux, de même qu'à sa genèse⁴, qu'il faut rappeler ici.

L'album original de dessins, qui a servi de base à l'édition lithographique de 1845, est conservé au Cabinet des dessins du

¹ E.-H. Gaullieur, « Rodolphe Töpffer (Essai biographique) », *Etrennes helvétiques. Album suisse*, 1856, p. 55. Cet avis n'est pas partagé par Ernst Schur : « Die « Histoire d'Albert » aber ist nicht nur eine Satire auf die politische Bestrebung der Zeit. Man erkennt hier, dass der Künstler in Töpffer doch noch höher stand als der Politiker. Es ist eine Charakterstudie, wie alle seine anderen Bilderromane » (*Rudolph Töpffer*, Berlin, Cassirer, 1912, p. 65-67 (dans le chapitre intitulé « Karikatur und Politik »).

² « Une seule fois, dans l'*Histoire d'Albert*, il a voulu faire une satire politique, et il faut convenir que ce n'est pas le meilleur de ses albums » (Auguste Blondel, *Rodolphe Töpffer. L'écrivain, l'artiste et l'homme*, Paris, Hachette, 1886, p. 115).

³ « Ses aventures, qui ne sont d'ailleurs pas toujours folles, sont souvent invraisemblables ; certaines péripéties se produisent à contre sens, et en somme sa physionomie demeure indéfinie » (Abbé Relave, *La vie et les œuvres de Töpffer*, Paris, Hachette, 1886, p. 48).

⁴ Voir Kunzle, *op. cit.* Sur les histoires en estampes, voir également : Töpffer : *l'invention de la bande dessinée*, textes réunis par Thierry Groensteen et Benoît Peeters, Paris, Hermann, 1994.

Musée d'art et d'histoire de Genève. Il s'intitule l'*Histoire de Jaques*, et porte la date du 7 novembre 1844. Töpffer a aussitôt entrepris la mise au net de son récit imagé, sur le papier destiné au report lithographique¹. Le 31 décembre, l'impression doit être terminée puisque le journal genevois *Le Fédéral* annonce la parution de l'*Histoire d'Albert*. Töpffer n'est pas sans savoir que la période des étrennes est favorable aux affaires de la librairie. En cette fin d'année, il imprime également son *Essai de physiognomonie*, à paraître le 15 janvier 1845, et corrige les dessins de son dernier album, *Monsieur Cryptogame*, que le dessinateur parisien, le vicomte Amédée de Noé, alias Cham, se charge de reporter sur bois pour le journal *L'Illustration*.

Il s'agit d'un moment crucial dans la production des albums töpffériens qui, à travers l'hebdomadaire parisien, édité par Dubochet dès 1843, vont connaître une diffusion sans précédent. Parallèlement, avec l'*Essai de physiognomonie*, Töpffer propose une théorie des histoires en estampes qui lui garantit une sorte de brevet d'invention, et l'autorise à revendiquer le prestigieux héritage de Hogarth. L'exécution de l'*Histoire d'Albert* présente ainsi les traits d'une expérimentation ou d'un cas d'application. L'album fait en quelque sorte figure de pendant pratique à l'*Essai de physiognomonie* qui d'ailleurs reproduit deux épisodes particulièrement exemplaires de l'*Histoire d'Albert*. Cet album, d'un point de vue formel, porte en effet les traces des préoccupations théoriques de l'auteur. Jamais dans l'œuvre graphique de Töpffer, manuscrit n'a été tant raturé, collé, tant remodelé, tant pensé dans

¹ Dans un passage souvent cité de la « Notice sur les *Essais d'autographie* », parue dans le *Courrier de Genève* le 2 juillet 1842, Töpffer résume le procédé comme suit : « Le lithographe vous livre un bâton et un papier sur lequel est étendue une couche de colle d'amidon. Vous délayez l'encre, vous y trempez votre plume, vous griffonnez sur ce papier jusqu'à ce que circulaire s'ensuive, puis vous renvoyer la page au lithographe. Celui-ci, après l'avoir mouillée au revers, l'applique sur la pierre, lui fait subir une pression, et voici votre circulaire qui a passé du papier sur la pierre. Il ne s'agit plus que de l'y fixer au moyen de la préparation ordinaire, de l'encre, et de l'imprimer à autant d'exemplaires qu'il convient ».

son découpage. Jamais encore le professeur genevois ne s'est-il référé à Hogarth de manière aussi directe ou citationnelle dans l'un de ses albums. Les scènes où Albert se reconvertit au travail honnête chez un fabricant de bougies (p. 30) renvoient ainsi à la première planche de la série intitulée *Industry and Idleness* (1747), « progress » que Töpffer, dans le chapitre premier de l'*Essai de Physiognomonie*, appelle l'« Histoire du bon et du mauvais apprenti ». L'*Histoire d'Albert* explore par conséquent la veine morale ou moralisatrice, incarnée par la figure de Simon de Nantua, l'auteur présumé du récit, qui, justement, surgit au détour d'une page pour remettre (très provisoirement) le héros sur le droit chemin. Töpffer fait ici allusion à l'ouvrage de Laurent-Pierre de Jussieu, *Simon de Nantua ou le marchand forain*, paru en 1818, et souvent réédité à Genève¹. Ce colporteur sympathique, accompagné d'un mulet, dispense auprès des personnes qu'il rencontre son bon sens chrétien et sa modération au moyen des histoires qu'il raconte, comme dans le chapitre intitulé l'« Histoire de Philippe », qui narre les malheurs d'un alcoolique.

James, Jaques et Albert

Ce n'est un secret pour personne dès la parution de l'*Histoire d'Albert* : l'album prend pour cible les journalistes radicaux genevois, et en particulier James Fazy. Né en 1794, fils d'industriel, James se prénomme en réalité Jean-Jacob. Comme Albert, il renonce à la carrière littéraire pour se lancer dans le journalisme, à Paris où il se lie à la charbonnerie française, aux redoutés *Carbonari*, ces révolutionnaires pourchassés par les monarchies européennes. De retour à Genève en 1821, James prend part à la lutte contre le régime conservateur réinstauré en 1815, et, comme Albert, il fréquente les réfugiés italiens qui abondent en ville. Curieusement, vers 1825, le ton et le discours de Fazy sont analogues à ceux du jeune Rodolphe Töpffer. Tous deux deviennent des pamphlétaires

¹ Léopold Gautier, « Petite chronique töpfférienne », *Töpffer en zigzag*, Genève, Société d'études töpffériennes, 1977, p. 67-68.

ironiques et patriotiques ; tous deux reprochent à l'élite sociale de ne pas investir ses capitaux sur place, le premier pour l'encouragement de l'économie, le second pour celui des beaux-arts.

En 1826, Fazy fonde le *Journal de Genève*, avant de retourner à Paris. Il prend une part active à la Révolution de 1830, milite dans l'opposition à Louis-Philippe, fonde des journaux (*Le Pour et le Contre*, *La Révolution de 1830*) qui le conduisent en prison, d'où il ressort pour créer *Le Républicain*, peu avant de rentrer à Genève, en 1833. Aussitôt, il fonde un nouveau quotidien, *L'Europe centrale*, qui propose de faire l'unité de la Suisse afin d'offrir un modèle pour une fédération des peuples allemands, italiens et français. Or, en février 1834, éclate l'affaire dite « des Polonais ». Giuseppe Mazzini (1808-1872), l'une des têtes de la charbonnerie, la cheville ouvrière de la Jeune Italie, entreprend, avec les nombreux réfugiés polonais, italiens et allemands réunis à Genève une expédition armée révolutionnaire contre le Piémont. L'entreprise se solde par un échec cinglant. Surtout, cette aventure met à nu les dissensions entre le gouvernement et la population genevoise, celle-ci prenant parti pour les réfugiés, encouragée en cela par les articles du journal de Fazy. Ce dernier fait partie de l'association dite du Trois Mars, qui joue un rôle important dans la « révolution » genevoise du 22 novembre 1841. Le mécontentement de Fazy face à cette révolution avortée se traduit à nouveau par la création de journaux tels *Le Représentant* et *la Revue de Genève* en 1842. L'insatisfaction de la frange radicale de la population conduit à une prise d'armes en février 1843, avec barricades, coups de feu, morts et blessés : des scènes de fusillade qu'évoquent de près certaines planches de l'*Histoire d'Albert*.

Indiscutablement, l'album de Töpffer renvoie à cette actualité brûlante, de même qu'à la personnalité bouillante de Fazy. Albert comme James sont des polémistes qui utilisent le levier de la presse. Ils quittent leur foyer pour y retourner semer le désordre, avec l'appui des *Carbonari*. La légende de la page 35 localise l'action : « Arrivés sur le sol helvétique, les quatre amis saluent avec ivresse cette terre de liberté / Et entrés dans le chef-lieu, ils fraternisent avec les publicistes de l'endroit ». Non seulement un écriteau indique « GE [NEVE] » (notez au passage les oiseaux dans le ciel, allusion

probable à ces rapaces révolutionnaires prêts à profiter de la prospérité de cette terre), mais encore reconnaît-on le profil caractéristique du Salève qui surplombe le lac Léman (notez également l'agitation des chiens qui, dans les caricatures de Töpffer, sont une figure du désordre).

Albert et James se ressemblent-ils au physique? Je n'ai pas trouvé de portraits gravés de Fazy avant 1846, date de la révolution radicale qui marque la fin de la Restauration. A cette date, James porte parfois la barbe en collier et une moustache qu'il conservera jusqu'à sa mort. Albert, lui, a le visage tantôt glabre, tantôt *barbu*. Cette question pileuse mérite un détour.

Le premier visage poilu de l'*Histoire d'Albert* surgit avec le carbonaro Mangini (lisez *Mazzini*) que le héros rencontre dans un estaminet (p. 15). Aussitôt, pour s'ajuster à ses nouvelles relations, Albert se laisse pousser la moustache et la barbe en collier. Dès que la révolution échoue, il se rase (p. 20). Mais la barbe lui revient dès qu'il retrouve ses trois complices Carbonari à Roanne, à savoir Mangini, Pacini et Carabini. Le poil au visage appartient à l'image du révolutionnaire, que cela soit dans le domaine de l'art (que l'on songe au groupe dissident de l'atelier de David, les fameux « Barbus ») ou en politique (à la fin des années quarante, et particulièrement avec la révolution de 1848, les révolutionnaires allemands ou italiens, dans la caricature, sont reconnaissables grâce à cet appendice facial). Ainsi, au cours du voyage qu'il entreprend en 1842 autour du Mont-Blanc, Töpffer rencontre sur un bateau à vapeur des « messieurs essentiellement barbus, dont, à les voir du moins, on ne devine ni s'ils sont des conspirateurs réchappés, ni s'ils sont des sapeurs en habits bourgeois, des artistes célèbres, des carbonari occultes, des poètes incompris, des rabbins en voyage, des garçons frater, de simples courtauds velus, ni quoi, ni quoi ». La barbe trahit à tel point les positions sociales ou politiques que *Mazzini*, recherché de toutes les polices de l'Europe (la Suisse incluse) trouve le meilleur des déguisements : il se rase — comme Albert.

En résumé, bien qu'Albert partage certains traits avec James, il n'est son portrait, ni au moral (la détermination pratique de Fazy

s'oppose à l'indécision du héros töpfférien), ni vraiment au physique. Le héros de Töpffer incarne plutôt le type de l'agitateur influent, mais aussi influençable. Un personnage dont l'inconsistance est, en fait constitutive du type même. Pour Töpffer, l'agitateur, le radical, le révolutionnaire est celui qui, à défaut de pouvoir prendre place dans la société, trouve sa raison d'être dans le déplacement, c'est-à-dire dans la mise en cause de l'ordre social.

Töpffer, la politique et la satire

La passion politique de Töpffer ne date pas des années 1840. En 1831, dans une lettre souvent citée, il se dit « gorgé, bourré, indijectionné de politique »¹. Faisant allusion à la première révolution neuchâteloise avortée de 1831, il ajoute : « J'entends dire que, par chez vous, on bouge et qu'il y a du bruit dans les rues; venez chez nous, on s'y tient coi ». En effet, Genève semble alors échapper aux retombées européennes de 1830. Mais pour peu de temps.

Au fil des ans, l'affaire des Polonais de 1834, puis la première révolution genevoise de novembre 1841 poussent Töpffer à la prise de parti. Militant dans les rangs des conservateurs, Töpffer combat alors le radicalisme de Fazy en publiant de nombreux articles virulents dans le *Courrier de Genève*, un journal dont il devient l'un des principaux rédacteurs, en 1842 et 1843. L'*Histoire d'Albert* prolonge cette activité pamphlétaire par l'image. Toutefois, l'album de 1845 propose non pas un *reflet* de l'actualité, mais plutôt une *réflexion* satirique sur un passé proche, réflexion qui reprend des motifs et des leitmotiv antérieurs de l'oeuvre écrit et dessiné.

Par exemple, un dessin représentant les radicaux d'Aigle (VD) — notez les chiens —, extrait du *Voyage autour du Mont-Blanc* paru en 1843, a servi de modèle aux émeutiers de l'*Histoire d'Albert*

¹ Lettre à C.-H. Monvert, le 10.3.1831, citée dans *Un bouquet de lettres de Rodolphe Töpffer*, choisies et annotées par Léopold Gautier, Lausanne, Payot, 1974, p. 154.

vociférant de nuit la Marseillaise : une allusion probable à la culture révolutionnaire française de Fazy. Un épisode analogue se retrouve dans une histoire en estampes qui fait allusion à la révolution de Juillet : il s'agit de *Monsieur Pencil*, dessiné en 1831, mais publié seulement en 1840. Selon David Kunzle, Töpffer, à travers ses dessins, s'y montrerait encore favorable aux ouvriers urbains et aux paysans réprimés par les forces de police¹. Il me semble plutôt que Töpffer, dans cet album, s'en prend à tous les excès, à tous les extrémismes, qu'il se situent à droite ou à gauche de l'éventail politique, en bas ou en haut de l'échelle sociale.

Le type du fat arriviste, qui apparaît dès l'*Histoire de M. Jabot* (publié en 1833), n'est pas qu'un type moral. C'est un type social qui manifeste déjà les parti-pris conservateurs de Töpffer. A la différence des journalistes, Jabot est un personnage superficiel, mais inoffensif. En effet, pour le professeur genevois, les publicistes appartiennent à la catégorie des charlatans et des agitateurs². Un article de 1839, intitulé « Du moine Planude et de la mauvaise presse considérée comme excellente » les présente comme les suppôts de la modernité, de ce progrès, de ce matérialisme qui horripile Töpffer : « Mais, hélas ! il [l'esprit humain] ne s'appartient plus. Dès le matin, charlatans, dramaturges, histrions, bateleurs sont là, avides de dévorer sa journée et de cueillir son obole. Voici l'heure de s'oublier pour écouter la presse qui hurle ses fureurs, ses haines, ses oracles... »³. Plus loin, l'auteur met ces paroles dans la bouche d'un

¹ Voir Kunzle, « La politique caricaturale de Rodolphe Töpffer ; entre révolution et contre-révolution », *op. cit.*

² Ceci posera d'ailleurs des problèmes de conscience à celui qui deviendra journaliste polémiste au *Courrier de Genève*, un journal qui, en polarisant le débat politique, porte indirectement sa part de responsabilité dans les émeutes de 1843. A tel point que Töpffer, sous l'effet du choc, propose d'en interrompre la parution (Ephémérides politiques de R. Töpffer, Genève, BPU, Département des manuscrits, Mss suppl. 1222 (16.2.1843). Pour une relecture du personnage de Töpffer et un état de la question, se référer à l'ouvrage collectif *Töpffer*, Genève, Skira, 1996.

³ Rodolphe Töpffer, *Mélanges*, Paris, Cherbuliez, 1852, p. 204.

homme raisonnable, rencontré dans un cabinet de lecture : « Et alors, comment pouvez-vous bien vous imaginer que la presse qui a tout justement pour mission d'accélérer le mouvement social, au moyen des révolutions mal faites qu'elle voudrait défaire, des révolutions mal faites qu'elle voudrait refaire, et des révolutions pas encore faites qu'elle voudrait faire, aille se mettre à représenter tout justement ceux que les émeutes inquiètent, ou que les révolutions dérangent ? »¹. Car rien n'inquiète plus Töpffer que ce qui peut susciter des attroupements, et mettre en mouvement les foules. Le professeur déteste les masses aveugles. Plusieurs histoires en estampes (*Mr Crépin* ou les *Aventures du docteur Festus*) prennent justement pour cible la violence bête des hordes, ou plutôt de *meutes* humaines. D'où la présence indicielle de chiens, motivée peut-être par l'homophonie des mots meute et émeute. Dans *Monsieur Pencil*, autographié en 1840, c'est d'ailleurs le toutou du héros qui faillit provoquer une révolution en se déplaçant sur un télégraphe, et en perturbant la transmission des communications internationales.

En d'autres termes, l'*Histoire d'Albert* n'est guère que la plus ouvertement politique des histoires en estampes de Töpffer². Le lecteur y retrouve tout ce que le Genevois associe à la révolution : le désordre, la corruption, l'égoïsme, l'aveuglement, et surtout, le progrès — un concept, une croyance qui met l'auteur hors de lui-même, et qui a donné lieu, en 1835, à un pamphlet intitulé « Du Progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois et avec les maîtres d'école ».

¹ *Ibid.*, p. 218.

² Comme en témoigne une page manuscrite inédite et non datée, Töpffer avait également envisagé l'*Histoire de Claudius Berlu* (baptisé *Brumaire*) qui n'a pas vu le jour, et qui contenait des épisodes de révolution en Suisse (« Comme c'est en Suisse où le gouv[ernement] est dém[ocratie] pure, entend cela Carabini etc. jug[lemen]t que c'est le peuple souverain — ay[an]t regardé à la fenêtre oui — aussitôt rédig[ean]t un gou[ernemen]t pro[visoire] » (Genève, BPU, Département des manuscrits, Mss suppl. 1256b, fol. 59-60). Sur la base de l'écriture de Töpffer, cette esquisse de scénario semble contemporaine de l'*Histoire d'Albert*.

Instituteur, chef de pensionnat, professeur de rhétorique et de belles-lettres à l'Académie de Genève, Töpffer a le réflexe de l'éducateur qui veut corriger et convaincre. Il demeure, en fait, pédagogue dans l'âme. Et si, dans ses autres albums, la politique prend le visage plus amène de la fable satirique, en définitive, l'éthique et la politique ont le même profil dans son oeuvre écrite et dessiné. Cet *ethos* pédagogique est mis au service d'une morale politique, qui n'a d'autre but que défendre une Genève, une *alma mater*, sur laquelle Töpffer projette une image idéale, régressive et narcissique¹.

Un album rattrapé par l'Histoire

Si Töpffer est un pédagogue qui dessine pour ne pas trop se languir dans son pensionnat, pendant ses heures de surveillance, il est aussi un dessinateur qui s'ennuie lorsqu'il abandonne l'excentrique pour le politique. Vers la fin de l'*Histoire de Jaques* (l'album de dessins originaux), cette lassitude se manifeste par un certain désordre. Des dessins incohérents font brusquement irruption dès la scène 148. Deux pages plus loin, des saynètes et des visages grotesques envahissent un feuillet. Deux pages plus loin encore, Töpffer commence une nouvelle histoire en estampes, narrant les aventures de Mr Anatole, un original distrait, une sorte de doublure

¹ Témoin ces lignes écrites sous le choc des événements de novembre 1841 : « [...] je pleurais cette patrie comme une mère chérie, et je reconnais qu'elle n'avait pas existé, ce fantôme je me l'étais créé. Mais que c'était doux d'y croire, salubre et attrayant de l'adorer, de lui consacrer comme j'ai fait tous mes sentimens et toutes les humbles lignes de chacun de mes humbles livres! / Bah! sacrée poupée! Idole faite de linge sale, cousu en fil et retenu de ficelle... Et pourtant j'ai beau la voir se découdre et rompre, se déchirer et tomber en loques, par momens, j'y crois encore, il me semble que si elle voulait bien se laisser faire et ne tomber pas sur ceux qui s'aident à la redresser je l'aimerais plus que jamais ! » (L.a.s. de R. Töpffer à A. de la Rive, le 26.7.1842, Genève, BPU, Département de manuscrits, Mss suppl. 1643/116-121, citée dans Blondel, *op. cit.*, p. 203-204). Sur le narcissisme et la mélancolie de Töpffer, voir Philippe Kaenel, *Le métier d'illustrateur, 1830-1880 : Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré*, Paris, Messene, 1996, p. 134 sq., p. 174 sq.

du docteur Festus. Plus loin enfin, Jabot, l'un des tous premiers héros töpffériens, s'impose sur la page. C'est ainsi que des dessins de plus en plus incongrus, de plus en plus fous viennent se glisser dans la séquence narrative de l'*Histoire d'Albert*. Or, ils ne surgissent pas à n'importe quel moment de l'histoire. Ils entrecoupent précisément les folios narrant le retour d'Albert à « Genève », qui provoque une révolution en publiant un journal.

Les deux dernières pages de l'album de dessins original révèlent combien Töpffer voulait en finir avec un récit déprimant pour un conservateur, car il se termine affreusement mal, sur une émeute dont voici la légende : « Cependant le peuple commençant à se comprendre et à être compris, il s'en suit que les citoyens se tirent les uns contre les autres, que la Constitution est culbutée, que la ville est en deuil, que les affaires sont ruinées... ». La dernière planche montre Albert qui « a trouvé une existence », grâce aux revenus de son activité de publiciste incendiaire et qui, par la même occasion, a trouvé femme. Tous deux partent en voiture. Les aventures du héros s'achèvent ainsi sur une pirouette, sur un constat pessimiste, et sur une *autocitation*. En effet, la scène finale du départ reprend très exactement la dernière image de l'*Histoire de M. Jabot*, le premier album de Töpffer, publié douze ans plus tôt, en 1833, comme si Töpffer avait le sentiment de boucler son oeuvre d'écrivain dessinateur. Albert fait ainsi figure d'alter ego de Jabot, ce fat arriviste, superficiel, mais exempt de tout cynisme social et politique. Albert devient ainsi l'image inversée de Jabot : un Jabot pervers.

On peut juger de l'efficacité d'un pamphlet par les réactions qu'il provoque. Dans le cas présent, la presse genevoise est demeurée silencieuse à la sortie de l'*Histoire d'Albert* vers Noël 1844. Les journaux de tendance libérale ont probablement évité de faire de la publicité à un adversaire politique. Même *Le Fédéral*, organe conservateur, se contente d'annoncer l'album. Mais le journal consacre un long article élogieux à l'*Essai de physiognomonie*, ouvrage plus légitime, son propos étant plus théorique et pédagogique.

Le silence de la presse s'explique avant tout par l'actualité politique en ce début d'année 1845. En effet, les journaux et leurs

lecteurs n'ont d'yeux que pour l'affaire du rappel des Jésuites à Lucerne, une affaire qui déclenchera la révolution genevoise de 1846, et conduira à une guerre civile en Suisse : la guerre du Sonderbund, à la fin de 1847. Par ailleurs, à quelques kilomètres de Genève, en février 1845 éclate la révolution vaudoise, oeuvre des radicaux. De sorte que, par une ironie du sort, l'album le plus politique de Töpffer fut étouffé par l'actualité politique. Toutefois, *l'Histoire d'Albert*, de manière significative, va connaître une nouvelle fortune au moment de la révolution de 1848 en Allemagne, puisque l'album servira de modèle à la satire d'Adolf Schrödter, *Herr Piepmeyer*, paru à Francfort en 1849. Mais ceci est une autre histoire.

(Université de Lausanne)

ILLUSTRATIONS :

1. Première page de *l'Histoire d'Albert*, Genève, 1845. Lithographie, 27,3 x 17,4 cm. Collection de l'auteur.

2. Dernière page de *l'Histoire d'Albert*,. Lithographie, Collection de l'auteur.

3. En haut : *Histoire d'Albert*. En bas : *Histoire de Jaques*, 1844, plume et encre bleue, 16,5 x 22,5 cm (feuille). Genève, Musée d'art et d'histoire, Cabinet des dessins.

4. Page raturée et collée de *l'Histoire d'Albert*.

5. *L'Histoire d'Albert* comme exemple, in *l'Essai de physiognomonie*, Genève, 1845, fol. 9. Lithographie, 29 x 22 cm, Lausanne, Musée cantonal des Beaux-Arts.

6. Le héros et Simon de Nantua, in *l'Histoire d'Albert*, fol. 30. Lithographie, 27,3 x 17,4 cm. Collection de l'auteur.

7. Les deux apprentis à leur métier, in William Hogarth, *Industry and Idleness*, eau-forte et burin, 26 X 34 cm. Collection privée.

8. Frontispice et page du titre à l'eau-forte de Laurent-Pierre de Jussieu, *Simon de Nantua ou le marchand forain*, Genève, 1818. Genève, BPU.

9. Caricature anonyme de James Fazy en bateleur (*Jadis : post tenebras lux. Bientôt : post lucem tenebrae*, lithographie, 27 x 21cm, vers 1847). Genève, Centre d'iconographie genevoise.

10. Caricature anonyme de James Fazy à la tête d'émeutiers, *Le Dictateur en Sénat dérisoire*, lithographie, 27 x 21 cm, vers 1847. Genève, Centre d'iconographie genevoise.

11. Scènes de révolution, in *L'Histoire d'Albert*, Genève, 1845, fol. 39. Lithographie, 27,3 x 17,4 cm. Collection de l'auteur.

12. Les révolutionnaires arrivant à Genève, in *L'Histoire d'Albert*, fol. 35. Collection de l'auteur.

13. Le héros converti par le carbonaro Mangini, in *L'Histoire d'Albert*, fol. 15. Collection de l'auteur.

14. Suite à l'échec de la révolution, le héros se rase et s'enfuit, in *L'Histoire d'Albert*, fol. 20. Collection de l'auteur.

15. Le héros, les émeutiers et La Marseillaise, in *L'Histoire d'Albert*, fol. 17. Collection de l'auteur.

16 et 17. Dessins excentriques et récit de *l'Histoire de Jaques*, 1844, plume et encre bleue, 16,5 x 22,5 cm (feuille). Genève, Musée d'Art et d'Histoire, cabinet des dessins.

18. En haut : dernières pages de *L'Histoire d'Albert*. En bas : *Histoire de Jaques*.

Crédits photographiques : Philippe Kaenel, Lausanne.

HISTOIRE D'ALBERT

PAR SIMON DE MANTUA

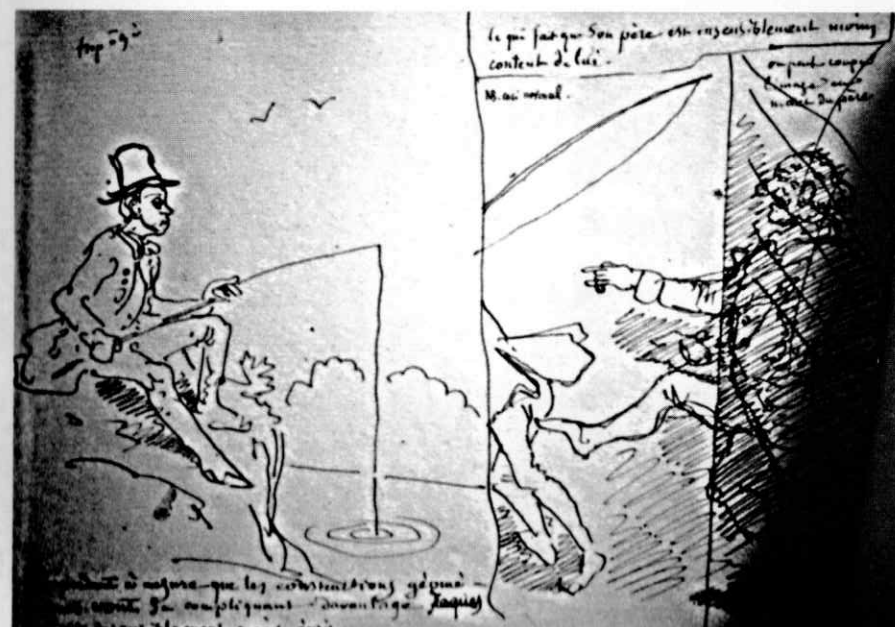
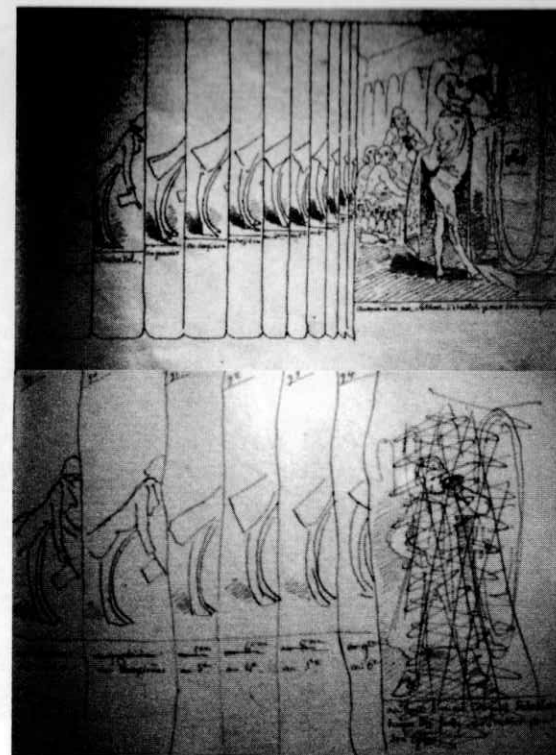
GENEVE.

1845.

Ouvrages autographiés du
même auteur qui se trouvent, à Genève,
chez les principaux libraires; à Paris, chez Cher-
buliez, rue de Seine, et pour l'Allemagne
chez J. Kessmann, librairie allemande, à Genève.

Histoire de Monsieur Tabots.
Histoire de Monsieur Vieux Bois
Histoire de Monsieur Crépim
Histoire de Monsieur Pencil
Histoire du Docteur Festus.

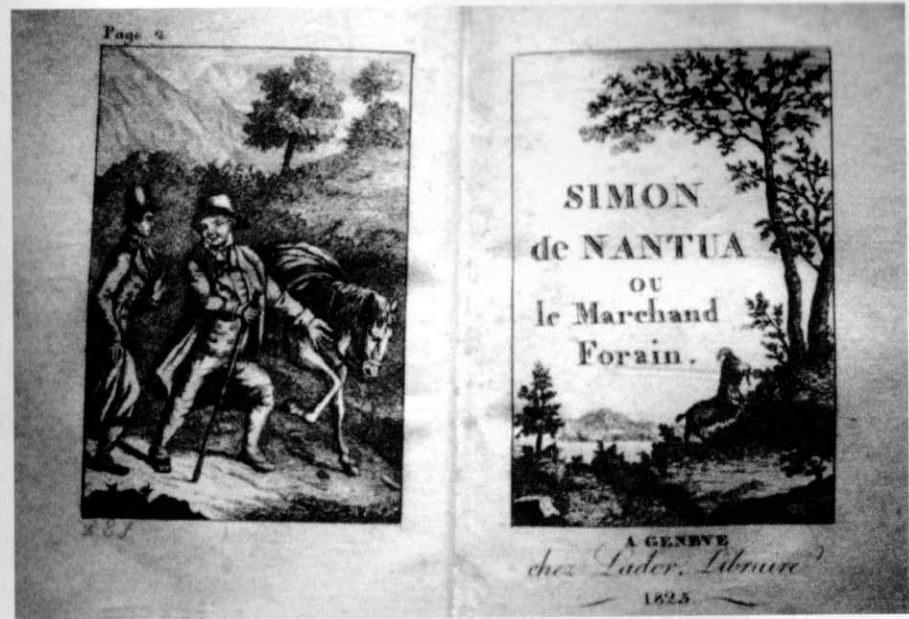
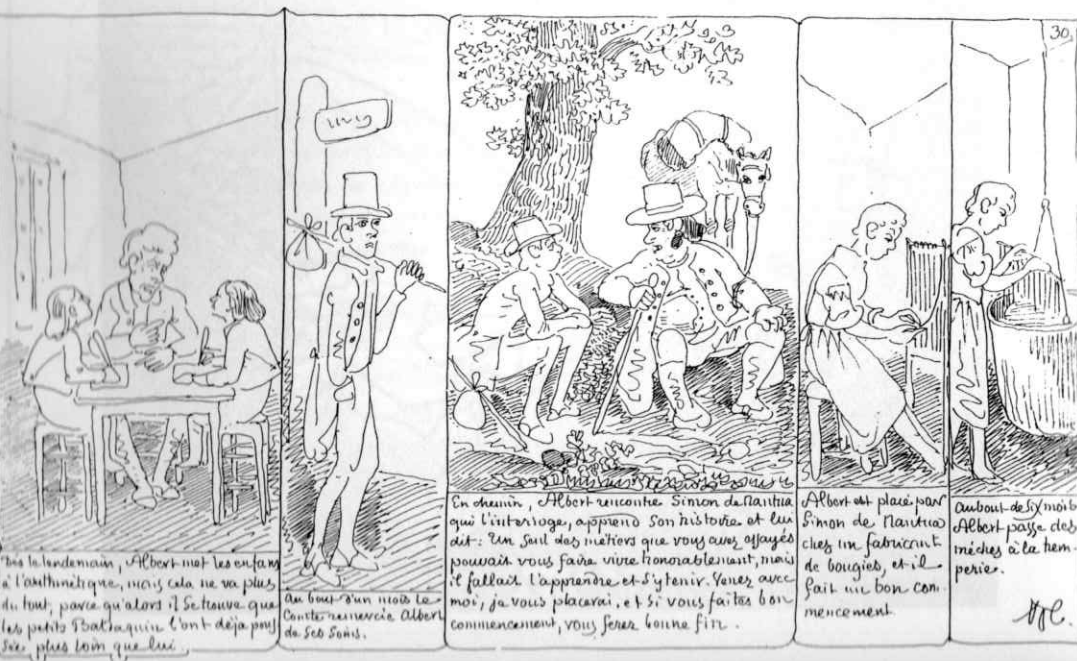
Essais d'autographie, paysages et figures.
Itinéraires pittoresques, ou, Voyage autour du
Mont Balan, dans les Vallées d'Herens, de
Zermatt et au Grindel.



par d'auteur.

Enfin, et pour en finir avec le trait graphique, il est incompas ablement avant-ageré lorsque, comme dans une histoire d'univers, il sert à tracer des croquis curieux qui ne demandent qu'à être vivement accueillis, et qui, en tant que chefs-d'œuvre d'une série, n'y figurent souvent que comme rappels d'idées, comme symboles, comme figures de rhétorique éparses dans le discours et non pas comme chapitres intégrants du sujet.

Ainsi, et par exemple, nous nous souvenons d'avoir vu dans une hebdomadaire en estampes, non pas seulement ce symbole-ci revenant à plusieurs reprises pour exprimer les orages d'une éducation paternelle un peu brutale; non pas cet autre seulement revenant aussi à plusieurs reprises pour exprimer que le héros de l'œuvre est un aliééné qui change constamment de métier, mais aussi de véritables niais à avoir presque la vaie les transcrire. Dans la première il s'agit de ce méau aliboron qui, après la visite de quelques amis politiques, et c'est la rapide efficacité d'un moyen employé sur laquelle porte l'hypothèse dans la seconde, il s'agit du même aliboron en voyage, qui, devant certains voyageurs, va d'étage en étage proposer l'achat d'une métaphysique pittoresque, et l'hypothèse la porte à la fois sur la multiplicité et sur l'importance obséquieuse de ses visites intéressées.





Jadis *Port. tenebrae* Linn.
Drouët *Port. lucum. tenebrae.* 1846

*Lettre de Solot au Roi des Garçons à son ami Titi le Fatidieux,
touchant la Révolution de France.*

Non de non! Ici on qué l'air? Pindin immensité! Pas immensité l'opinion
et respectueuse l'air j'arriverai un jour la terre glorieuse qu'on voit là on s'en va que
l'air est si bon et si bon.



Je regrette que les malheureux soient si défectueux pour la Col
Fait bon les deux deux ont deux autres à l'ouest, un grand
pas vers l'ouest

Le Dictateur en Senat derisoire.

1 *Laurea a pagella donna, la dote. Para. 1925, rivista del Conoscimento per California,*
in *L'An. di doggieri* (1925)

Albino 5^o
 J'ai vu à Paris de cinquante ans
 A dix cinquante mille francs.
 C'est ce que le docteur
 A vu en son pays.
 A vu en son pays.
 C'est ce que le docteur
 A vu en son pays.

120
 Thomas avec bras de Chateau 5/4
 121 Carr. simple en charbonnatif
 Carr. unique le double
 Meuse pour étude de son argot
 122 Les manoirs qui sont toujours
 Carr. unique le double (121)



Qu'un-Sang-im-pur...
A—breuve nos Sillons !
A—breuve nos Sillons !



Le n.º 80^o conjure le
pouvoir d'accorder
au peuples justes
demandes.

Le N.º 40 conjure le
peuple de l'apaiser, puis
que le pouvoir ne saurait
lui refuser plus long-
temps ses justes de-
mandes.



Cependant le peuple commencent à se comprendre et à être compris, il s'agit que les citoyens se tirent les uns contre les autres, que la Constitution est calbutée, que la ville est en deuil, que les affaires sont ruinées....

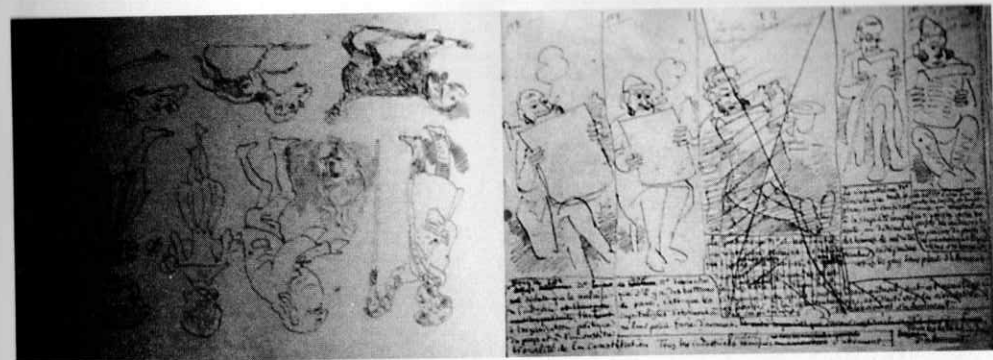


Arrivés sur le sol "Helvétique", les quatre amis saluent avec
joie cette terre de "Liberté".



Et entrés dans le chef-lieu, ils fraternisent avec les publicistes de l'endroit.

D.L.P.





Francis Marcoin

Nouvelles genevoises, un Töpffer sans images

C'est en 1841 qu'est forgé pour le public français un titre appelé à une longue postérité, *Nouvelles genevoises*. Ces nouvelles, qui paraissent chez Gervais Charpentier, « précédées d'une lettre à l'éditeur par le comte Xavier de Maistre », avaient d'abord été publiées à Genève de manière isolée, et l'histoire même de cet ouvrage constitue aujourd'hui une des premières facettes de notre approche, puisque sa composition flottante n'est pas sans influencer sur le sens général de l'œuvre et sur l'image que nous nous faisons de l'auteur¹. Pour notre part, nous avons découvert *Nouvelles genevoises* dans une édition de 1905, non illustrée, de la « Bibliothèque variée » chez Hachette, elle-même héritière de la première édition de Charpentier, mais diminuée du texte d'ouverture, *Le Presbytère*, premier chapitre d'un roman portant ce titre. L'absence ou la présence de ce texte inaugural, particulièrement apprécié par Sainte-Beuve, modifient sans doute la lecture, dans la mesure notamment où il résonnait avec le récit le plus important du recueil, *La Bibliothèque de mon oncle*. Aborder le texte dans cette

¹ Pour cette histoire, on dispose de deux supports : A. de Suzannet, *Catalogue des manuscrits, livres imprimés et livres autographes composant la bibliothèque de La Petite Chaudière: œuvres de Rodolphe Töpffer*, Lausanne, Imprimerie centrale S. A., 1943 (catalogue relatif au fonds de la collection Suzannet, déposée à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève), et Pierre Cailler, « Essai de bibliographie », *Oeuvres complètes de Rodolphe Töpffer*, édition du Centenaire, *Nouvelles*, tome 3, Genève, éditions d'Art Albert Skira, 1942.